



HAL
open science

Introduction

Marie-Pierre Julien

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Julien. Introduction. Marie-Pierre Julien et Jean-Pierre Warnier. Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet, L'Harmattan, pp.15-27, 1999, 2-7384-7767-4. hal-04670975

HAL Id: hal-04670975

<https://hal.science/hal-04670975v1>

Submitted on 13 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

in M.-P. Julien et J.-P. Warnier (ed.), *Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, Connaissances des hommes, pp. 15-28.

INTRODUCTION

Des Techniques du corps à la synthèse corporelle : mises en objets

Marie-Pierre Julien

Dans un court texte intitulé «Les Techniques du corps» (1936) Marcel Mauss insiste sur l'origine culturelle et sociale de celles-ci ainsi que sur leur transmission individuelle, synonyme de psychologique pour l'auteur, deux thématiques qu'il va articuler autour des concepts d'homme total et de roues engrenage. Ce texte est en fait la retranscription d'une communication de l'auteur présentée à la Société de Psychologie en 1934. Mauss y pose les jalons d'une approche qui se révélera être fondamentale bien que peu exploitée par les ethnologues pendant longtemps. Dès le début de sa réflexion, Mauss adopte un point de vue innovant : considérer les gestes sous l'angle socioculturel tout en centrant sa démonstration sur l'importance du corps. Il faudra attendre l'année suivante (1935) pour que Schilder aborde le sujet à partir du concept de schéma corporel et esquisse lui aussi une articulation entre le psychologique et le social. Mais le texte de Mauss est court et les jalons qu'il pose méritent discussions et approfondissements. J'aurai recours à d'autres auteurs pour en éclairer certaines notions qui serviront de thématiques au colloque, avant de présenter l'articulation des différentes contributions de cet ouvrage à ce débat général.

Un corps actif dans la socialisation et l'individualisation

Mauss pose les bases d'un concept fondamental

Mauss commence sa communication en faisant état de sa difficulté à classer ces phénomènes sociaux (1985 : 366) que sont la nage, la marche, les postures corporelles, etc., si ce n'est dans une rubrique qu'il dit avoir longtemps appelé «divers» (1985 : 365). Il conclut son premier chapitre en s'avouant soulagé de pouvoir désormais nommer cette catégorie «techniques du corps». Il décide alors de laisser de côté toutes les techniques qui nécessitent l'emploi d'un objet pour ne s'attacher qu'au corps «le premier et le plus naturel instrument de l'homme» (1985 : 372). Mauss justifie son choix par deux arguments : d'abord jusqu'à présent, explique-t-il, seules les techniques «à instruments» (1985 : 371) avaient été prise en compte ; ensuite, toutes les techniques à instruments supposent en amont des techniques du corps (1985 : 372). Corps et gestes seront donc envisagés sous l'angle socioculturel. Mauss connaît les travaux de Head (1911) qui aborde les mêmes thématiques à partir d'une réflexion psychologique. Aussi tentera-t-il de faire le lien entre ces deux approches, proposant la notion de roues engrenage.

Considérer le corps et les gestes pour eux-mêmes au sein d'une analyse socioculturelle permet d'intégrer dans la réflexion les jeux non institutionnalisés, les corps à corps ou les ratés¹ qui donnent lieu à des innovations par exemple, et pas seulement les gestes techniques et efficaces comme c'est trop souvent le cas tant en ethnologie qu'en sociologie ou en archéologie. Mauss ne s'engage pourtant pas complètement dans cette conception : il ne remet pas en cause explicitement l'efficacité du geste, mais choisit

¹thème de réflexion posé lors du deuxième jour du colloque M&P I

d'éliminer les objets de sa réflexion, ce qui l'engagera dans une impasse. Il se contente de parler des mouvements comme la marche, la position des mains à table, la nage, etc., en faisant abstraction des objets sur lesquels ils prennent appui. Or cette définition du geste par exclusion des objets n'est pas satisfaisante : Mauss tout au long de son texte a du mal à la tenir. Comment parler de la marche sans parler des chaussures et du sol lui-même, comment parler des techniques de bêchage durant la première guerre mondiale sans parler des bêtes ? Et les exemples sont innombrables dans le texte. «Mauss ne s'en tire qu'en gommant l'objet matériel qu'on devine à l'arrière plan de techniques du corps telles que l'accouchement (la femme s'accroche à un objet ou s'appuie dessus), de la section et la ligature du cordon ombilical (aucune mention des instruments), du portage de l'enfant. Même ainsi, il ne peut endiguer le déferlement de la culture matérielle, et à chaque page, il est question de lits, supports de tête, couverture, hamac, ceinture, babouche, chaussures, savon, etc...» (J-P Warnier, communication M&P, oct. 1997)

La prise en compte du corps comme «premier instrument de l'homme» pose une autre interrogation sur l'adéquation entre les mots employés par l'ethnologue pour décrire ce qu'il perçoit et les idées développées tout au long du texte. L'expression «corps instrument» connote une position d'extériorité du corps au sujet, l'homme se réduisant alors à son seul esprit, ce qui rappelle malencontreusement la pensée mécaniste telle que la décrit Lebreton (1992). Pourtant, en mettant le corps et non le geste technique au centre de sa typologie, Mauss s'inscrit en faux contre la pensée mécaniste appuyé par sa volonté de prendre en considération «l'homme total» c'est-à-dire l'être humain conjointement dans ses trois dimensions : physiologique, psychologique et sociologique, «les trois éléments indissolublement mêlés» (p. 369). Ceci semble d'autant plus logique qu'il s'adresse à un auditoire de psychologues qui, depuis la fin du XIXe siècle, s'intéresse de près à l'articulation du physiologique et du psychologique, comme par exemple Head & Holmes (1911), ne se limitant pas à la définition bio-physiologique du corps.

L'importance du geste et la remise en cause de la division corps-esprit sont intuitivement posées par Mauss, mais les mots qu'il emploie sont maladroits, au point d'entrer en contradiction avec son argumentation et de le bloquer dans son développement. Je convoquerai donc d'autres auteurs pour défendre cet argument fondamental proposé par Mauss : étudier l'homme conjointement sous toutes ses dimensions en essayant de comprendre comment celles-ci s'articulent entre elles.

Un corps sensible

En mettant le corps au centre de sa réflexion en 1934, Mauss est en position de précurseur, mais il ne va pas jusqu'à la réhabilitation de la perception et des sens. Tenir compte des sens, aurait engagé Mauss à passer d'une vision objectiviste des faits observés, à une vision subjective du vécu : c'est-à-dire qu'il aurait eu à tenir compte du point de vue du sujet quant à ses sensations. Or Mauss est très marqué par les théories de Durkheim : le social s'impose à l'individu qui n'a pas de marge de liberté. Mauss insiste sur ce point à deux reprises dans le texte : il définit les techniques du corps comme «un acte traditionnel et efficace», et il décrit l'éducation comme un enseignement fixe et uniforme. Connaître les perceptions ou sensations éprouvées par des individus dans leur action, reviendrait à s'intéresser aux processus de décisions, au mode de constitution d'un groupe ... et donc sous-entendrait que l'individu garde une autonomie en marge de l'influence sociale.

J'abandonnerai donc Mauss dans son principe de «corps instrument», pour le suivre uniquement sur sa conception de «l'homme total» (expression quelque peu maladroite elle aussi). Un intérêt poussé aux perceptions et sensations éprouvées par les individus semble alors un biais particulièrement intéressant pour appréhender ce qu'il nomme les roues

d'engrenages entre le social, le psychologique et le physiologique. Au début du siècle, le mouvement psychologique de la Gestalt-théorie proposait déjà de réhabiliter la connaissance par les sens, en proposant de concevoir le monde en fonction de la perception que l'homme en avait et non pas comme une donnée objective que chacun aurait à appréhender par la connaissance intellectuelle. Dix ans après la publication du texte de Mauss dans le *Journal de Psychologie*, Merleau-Ponty suivra cette voie philosophique en publiant la *Phénoménologie de la perception* (1945), où il replace les sens et les sensations au centre de la connaissance. Il insiste aussi sur l'importance de la subjectivité qui, en se mêlant à la subjectivité d'autrui et aux autres expériences sensibles qu'un individu a vécu précédemment, pourra se transformer en connaissance objective (1997, p. XV). Tenir compte des sens nécessite de tenir compte de l'individu qui sent, du sujet comme aime à l'appeler par exemple Foucault quelques années plus tard. Si pour Foucault, l'importance coercitive du social ne faisait aucun doute, il a cependant consacré une partie de son oeuvre à étudier la plage d'autonomie que chaque sujet possède en agissant sur soi et sur l'action des autres, à l'intérieur du système social et politique.

Redonner une place aux sens et aux informations qu'ils transmettent, suppose d'accepter que la prise de décision ne se fait pas uniquement à partir de l'analyse intellectuelle comme l'a très bien montré Jean-Claude Kaufmann dans *Le coeur à l'ouvrage* (1997). Il s'agit de prendre en compte l'homme total, qui est un corps, un psychisme (conscient et inconscient), et qui est un être socioculturel. Dans cette perspective, l'homme n'a pas un corps mais il est son corps, ses sensations, ses pensées, son inconscient ... Le corps est donc tout autant que la réflexion intellectuelle à l'origine d'une décision, d'un élan émotionnel, ou d'une contrainte sociale. Cet homme social est alors individualisé de par sa situation d'être incarné comme le souligne Merleau-Ponty, à l'inverse de ce que laisse supposer l'importance du rôle donné par Mauss à l'éducation. Chaque corps est unique, par essence différent de celui du voisin, avec des sensations et des capacités propres, des qualités et des handicaps propres, une corpulence propre. Il n'est pas question pour autant de nier le poids socioculturel des modes de pensées ou des attitudes corporelles qui pèsent sur le comportement de chacun, comme le met très bien en évidence Mauss, mais il faut leur associer tous les enjeux de pouvoirs (politiques, économiques...) au coeur desquels le sujet construit son propre itinéraire.

Un corps actif

Cinq sens sont généralement cités : l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût, la vue. A ceux-ci s'ajoutent les sens kinesthésique et vestibulaires, dont le rôle fut plus tardivement mis en évidence. Tous ces sens font partie intégrante du corps, mais ils ne peuvent se manifester que dans la relation de ce dernier avec ce qui l'entoure. En 1935 Paul Schilder a insisté sur le rôle de l'action dans la perception : « il n'est pas de perception qui ne soient directionnelles, et qui ne trouvent en même temps à s'exprimer : pas de perception sans action. (...) Voir avec un oeil immobile, dont les muscles internes et externes ne fonctionnent pas, ce n'est pas réellement voir ; et ce ne serait plus voir du tout si, en même temps, le corps était complètement immobilisé. Si l'oeil est immobile, alors c'est la tête qui bouge, et si les deux sont paralysés, c'est le corps qui bouge. Même dans le cas d'une paralysie totale, des impulsions de bouger subsistent, tant que dure la vie. Les perceptions ne sont élaborées que sur la base de la mobilité et de ses influx. » (1997 : 39).

En 1966, E.T. Hall dans *La dimension cachée*, montre combien ces perceptions sont liées à l'espace, un espace tridimensionnel, dans lequel évolue chaque individu, et qui est entre les individus. Lieu de la perception et de l'action, pour Hall, l'espace, la perception et l'action sont donc indissociables. L'auteur ajoute que ces trois notions ne sont

appréhendables que si on les considère sous l'angle culturel, prenant ainsi en compte deux des trois dimensions de l'homme total maussien.

Toujours en considérant les sens et l'action dans laquelle ces derniers vont pouvoir opérer, C. Bessy et F. Chateauraynaud (1993) intègrent la troisième dimension de l'homme total : l'engagement des corps et les liens qu'ils entretiennent, par l'intermédiaire de la perception, avec les formes de qualification et de jugement constituent désormais le nouveau centre de gravité de notre problématique. (1993 : 142) Dans leur recherche ces auteurs vont mettre l'accent sur le lien entre les perceptions et leur transcription psychologique : l'action, l'action sur l'objet en l'occurrence. Les objets artificiellement éliminés par Mauss sont décidément impossibles à éliminer de l'action humaine.

S'intéresser aux sens nécessite donc de parler du corps en action. C'est ce qui motive Pierre Parlebas qui, dans son *Lexique commenté en science de l'action motrice* (1981) place les *conduites motrices* au centre de ses préoccupations. Par l'adjectif *motrice*, il insiste très clairement sur l'action. Il échappe ainsi aux impasses du vocabulaire du *corps* et aboutit à la définition de toute une série de termes qui met en évidence l'importance de la perception et le rôle actif du corps dans les stratégies sportives. Bien que les définitions proposées ne puissent toutes s'appliquer *stricto sensu* aux techniques du corps en général, la réflexion de Pierre Parlebas est fondamentale pour l'intégration du corps dans la définition du sujet.

Il faut noter que, dans ses exemples, Mauss montre constamment un corps en action : marcher, porter, bêcher. Pourtant il ne garde pas cette notion comme un concept opératoire et, surtout, en éliminant les sens, il réduit l'action à un acte physiologique d'exécution, n'introduisant pas la possibilité d'une mémoire corporelle. Homme total, sens, espace, action, objets, tous ces éléments poussent à formuler une autre conception du corps que celle strictement physiologique, délimitée par l'enveloppe charnelle.

Le schéma corporel

La notion de schéma corporel était déjà très discutée au début siècle par les psychologues, les psychiatres et les neurologues européens. Certaines maladies psychiques ou certaines lésions du cerveau aboutissaient à des distorsions étonnantes entre le corps physiologique et le corps vécu, celui que les malades sentaient. Certains médecins cherchèrent alors un concept qui tiendrait compte de façon plus adéquate de la réalité vécue du corps sans pour autant éliminer la réalité physiologique. La question du membre fantôme, par exemple, posait question, d'autant que la guerre fournissait des milliers d'amputés : pourquoi ces hommes avaient-ils encore des sensations dans le membre perdu ? La conception du corps donnée par la physiologie mécaniste était incapable de répondre à cette question.

En 1911 Henry Head & Gordon Holmes publie en Angleterre un texte dans lequel ils définissent les *postural shemata*. Le mot est au pluriel car pour ces auteurs, il existe des modèles enregistrés dans le cortex, auxquels sont mesurés tous les changements de postures (1911 : 187). Ces schémas sont plastiques, c'est-à-dire qu'ils prennent différentes formes : ils ne se limitent pas à l'enveloppe charnelle et s'étendent aux objets. Ainsi il est possible de manger avec une fourchette sans avoir les yeux rivés sur l'assiette, de baisser la tête naturellement en passant une porte parce que l'on porte un chapeau à plume (1911 : 188).

En 1935, Paul Schilder va employer de préférence le terme *d'âme* du corps, bien qu'en 1923 il intitula un court texte *Das Körperschema*, et qu'à plusieurs reprises dans son texte le terme de schéma corporel lui soit synonyme (François Hoarau communication M&P

juin 1998). Cette notion recouvre pour Schilder à la fois une réalité neurophysiologique, et rend compte de la dimension symbolique du corps à base affective. Schilder, médecin ayant fait des études de philosophie, cherche à comprendre l'homme dans sa totalité, se rapprochant ainsi de la conception maussienne de l'homme total, que j'ai retenue précédemment. Il insiste sur les quatre éléments retenus plus haut. Premièrement comme pour Head & Holmes, le schéma corporel (pour lui au singulier) n'est pas fixe : « J'ai souligné à maintes reprises combien l'image du corps peut être labile et changeante. Elle peut se dilater et se rétrécir ; elle peut abandonner certains de ses éléments au monde extérieur ; elle peut en incorporer d'autres. » (1968 : 219). Deuxièmement, le schéma corporel ou image du corps incorpore certains objets: « Quand nous touchons un objet avec un bâton, nous sentons par l'extrémité du bâton. Nos habits peuvent devenir partie de nous-mêmes. Nous construisons et reconstruisons perpétuellement l'image de notre corps. » (1968 : 184). Troisièmement Schilder mentionne expressément la perception par les sens : la perception se ferait à l'extrémité de l'objet, et non plus lors du contact entre le corps physique et l'objet incorporé. Quatrièmement pour l'auteur, le schéma corporel et l'incorporation de l'objet se constituent dans l'action comme je l'ai déjà mentionné plus haut : si l'on est immobile, la perception se fait entre la peau et l'objet et non pas entre l'objet et le monde extérieur (1968 : 39).

En 1945, Maurice Merleau-Ponty donnera toute son importance à la perception par les sens dans sa *Phénoménologie de la perception*, en partant d'elle pour définir le schéma corporel : la conscience incarnée n'est pas originairement un « je pense » mais un « je sens » immédiat. Le corps habite et comprend son monde sans avoir à passer par des « représentations ». Il le perçoit pour autant qu'il l'habite et s'y habitue. Merleau-Ponty prolonge la réflexion en rejetant expressément la division corps-esprit. Il place la perception, les sensations, au centre de « l'être au monde ».

Pour Merleau-Ponty le monde qui nous entoure étant fait de matière et d'objets, être au monde consiste à se positionner dans cet *espace* grâce à l'*action motrice* qui permet la perception. Action motrice et perception sont indissociables. La perception est à la fois celle que le sujet a de l'espace dans lequel il se trouve, et celle que le sujet a de lui-même dans cet espace. La perception que l'on a de son corps se fait à tout instant en référence au schéma corporel : « c'est que le sujet normal a son corps non seulement comme système de positions actuelles, mais encore et par là même comme système ouvert d'une infinité de positions équivalentes dans d'autres orientations. Ce que nous avons appelé schéma corporel est justement ce système d'équivalence, cet invariant immédiatement donné par lequel les différentes tâches motrices sont instantanément transposables. » (1997 : 165) La définition du schéma corporel chez Merleau-Ponty est donc basée sur l'action motrice et la mémoire corporelle.

Merleau-Ponty n'est pas non plus entièrement satisfait de l'expression « schéma corporel », et pour insister sur le lien entre perception et action il préfère l'expression plus globale de « synthèse corporelle » (1997 : 177). Ce concept permet d'envisager la mémoire corporelle qu'il appelle « habitude », sans passer par l'intermédiaire psychologique que Mauss n'avait pu détacher de la division corps-esprit. Comme Head & Holmes et Schilder, Merleau-Ponty reprend le thème de l'extension du volume du corps à certains objets, mais, pour lui, celle-ci se fait par les actions motrices à travers l'habitude : « S'habituer à un chapeau, à une automobile ou à un bâton, c'est s'installer en eux, ou inversement, les faire participer à la voluminosité du corps propre. L'habitude exprime le pouvoir que nous avons de dilater notre être au monde, ou de changer d'existence en nous annexant de nouveaux instruments. » (1997 : 168) Deux concepts sont donc conjoints à celui d'habitude : les modes

d'innovation gestuelle et les modes d'incorporation des objets aux schémas corporels. Les contributions au colloque retranscrites dans ce livre, les ont exploré sous différents angles.

La relation aux objets dans une conception élargie de l'homme

Dans le premier texte de ce livre *Les tactiques du corps*, **Pierre Parlebas** propose une autre conception des techniques sportives que celle habituellement exposée et qui consiste en l'accumulation de savoirs sur le corps tirés de différentes disciplines (psychologie, biomécanique, ergonomie, sociologie...). A partir des deux apports principaux de Mauss (l'aspect socioculturel des techniques du corps, et la prise en compte de l'homme total) et après une observation longue et minutieuse de l'utilisation des gestes et des sens dans le contexte particulier des sports, il parvient à une bien plus grande finesse de description, de classification, et de compréhension, que Mauss n'a pu le faire en 1934 dans son court texte. P. Parlebas ancre les techniques du corps dans l'ethnomotricité, plaçant l'action, la logique motrice, au centre de sa théorie. Il définit tout un vocabulaire qui lui permet d'échapper aux impasses linguistiques dans lesquelles s'embourbait Mauss, ce qui fait de son travail un élément fondamental pour une autre conception du corps dans la construction du sujet, bien qu'il s'applique principalement aux tactiques sportives. Parti du corps et des gestes, il analyse la prise de décision du sportif en intégrant les données sociales et psychologiques, et éclaire la notion de roues d'engrenage. Ainsi P. Parlebas propose la notion de sémiomotricité pour évoquer la transmission d'information par les gestes indépendamment du langage.

Richard Pottier, *La place du corps dans les processus de socialisation : l'exemple du Confucianisme*, montre à partir de l'exemple de l'éducation confucéenne combien l'apprentissage des gestes est au coeur de la transmission des données classiquement tenues par l'anthropologie comme purement culturelles : le culte des ancêtres et le respect des parents dans la culture confucéenne. Il fait ici la preuve que ces gestes ne sont pas simplement illustrateurs d'une transmission de la tradition qui passerait par la parole. R. Pottier y voit d'ailleurs l'origine de la pérennité de la tradition confucéenne sur vingt siècles. Le concept de sémiomotricité de P. Parlebas trouve ici un emploi tout à fait approprié dans un contexte non sportif. Pour R. Pottier la reproduction des gestes par mimétisme permet leur transmission sur des générations : ces attitudes éminemment culturelles deviennent naturelles pour ceux qui les vivent car elles ne sont pas ou ne peuvent pas être expliquées verbalement. Il explore un autre aspect des roues d'engrenage de Mauss en insistant sur la dimension socioculturelle des techniques du corps et leur transmission individuelle à travers l'aspect psychologique, qu'à l'instar de Bourdieu il estime inconsciente.

Nicolas Auray dans *L'émergence du civisme dans une collectivité technique*, s'est intéressé à la formation de groupes informels qui détournent les techniques d'utilisation préconisées par les fabricants de logiciels, plagiant et parodiant leur dessin et matériaux commerciaux. L'auteur montre comment cette réflexion civique prend naissance dans le corps-à-corps avec la machine et le programme informatique, tout autant que dans la constitution d'un groupe, la compétition, et l'importance du vécu personnel des praticiens (par ex. leur échec dans l'apprentissage scolaire de l'informatique). Il décrit tous les ingrédients qui vont alimenter ce que Mauss appelle les roues d'engrenage, et qui font que le corps et les sens sont directement impliqués dans les réactions psychologiques, ainsi que dans l'action et la réflexion politiques. Mais Nicolas Auray prend le contre-pied de Mauss pour montrer que le corps-à-corps avec l'objet et la technique est aussi à l'origine

d'innovation et de critique sociale, et peut déboucher sur une action civique et politique. Les techniques du corps ne sont pas seulement traditionnelles et efficaces : elles sont source d'innovations. Elles permettent aussi par l'incorporation de se situer socialement et politiquement dans la cité, comme le texte suivant l'illustrera aussi.

Agnès Jeanjean dans *Travailler et penser une matière impensable*, fait elle aussi le lien entre perceptions sensorielles, techniques du corps et place dans la cité. Elle s'est plus particulièrement intéressée à l'action de percevoir et à ses conséquences sur la construction individuelle et le positionnement social des sujets qui perçoivent. Elle compare deux groupes de travailleurs intervenant dans les égouts montpelliérains et porte attention à leurs perceptions respectives des déchets et des eaux usées avec lesquels ils entrent en contact physique. Tout au long de ce texte il est question des gestes qualifiés de techniques ou niés comme tels, d'arrosage des passants ... Pour sentir, pour évaluer, il faut bouger, remuer, tâter les boues, actionner des machines. L'action est au centre de son analyse. A. Jeanjean relie ces perceptions et les réactions qu'elles engendrent aux attitudes et discours que développent sur eux-mêmes et sur leurs activités les individus des deux groupes. Elle fait alors le lien entre l'appréhension sensorielle, les interprétations physiques et mentales qui sont données du rapport à cette matière et la position qu'occupe chacun des groupes de travailleurs dans la Cité. Le corps et les actions matérielles qu'il permet de réaliser est un lieu d'ancrage de représentations.

Dans l'entretien qu'elle a avec Céline Rosselin intitulé *Nez à nez*, **Frédérique Lecoeur**, ayant pour profession d'être nezö, montre combien la position d'homme incarné est à la source de la représentation. Elle insiste sur deux aspects de cette question : la difficile évocation de l'odeur par les mots, et l'importance de la mémoire et des sens. Il n'y a pas de langage spécifique à la retranscription des odeurs et le vocabulaire est emprunté à d'autres registres. Le professionnel doit donc procéder par propositions de senteurs et corrections pour dialoguer avec son commanditaire. Pour interpréter la commande, il utilise à la fois sa mémoire personnelle, impliquant ses sensations et son histoire individuelle, et son appartenance à la société. D'abord F. Lecoeur explique le parcours personnel et le rôle de la mémoire individuelle du professionnel dans la création d'odeurs. Elle met ensuite en évidence la dimension sociale des sens en montrant combien la perception des odeurs est influencée par l'éducation et certaines représentations sociales. Il n'est pas facile de vendre autre chose que du parfum de citron ou de pin des Landes pour les produits d'entretien, et les cosmétiques sont largement dominés par l'odeur du parfum Chanel 5.

L'expression de schéma corporel étant toujours employée dans les neurosciences, **François Hoarau** dans *Trier, transporter à Emmaüs. Ethnographie, sens, et sciences de l'action*, est allé voir ce qu'elle recouvrait dans ce domaine scientifique en s'intéressant plus particulièrement à la place qu'y tient l'action et ce que cela pourrait apporter à la réflexion anthropologique. François Hoarau se propose de relire, à la lumière des apports en neurosciences, un terrain effectué en 1995, déjà centré sur le geste et le tri des objets dans la communauté Emmaüs de Besançon. Remettre l'action et les techniques du corps au centre de la relation homme - objet met en évidence deux points : la dimension structurante de la matière déjà évoquée lors du colloque M&P I, et sa dimension subjectivante. Dans un même groupe de Compagnons d'Emmaüs, plusieurs techniques de tri peuvent être utilisées : chaque sujet opte pour l'une d'entre elles ou les maîtrise toutes, les utilisant en fonction des circonstances. Le geste, bien qu'ayant un caractère socioculturel important n'est pas standardisé. F. Hoarau aborde alors un autre aspect des techniques du corps : l'incorporation et la mémoire corporelle qui permettent de transposer une technique apprise dans un contexte à un autre objet ou à une nouvelle situation. Le vécu individuel de chaque

sujet, à travers la mémoire sensitive (ce qu'à déjà évoqué Frédérique Lecoer dans le texte précédent) et gestuelle est donc un élément important de l'incorporation.

Céline Rosselin dans *Si tu y vas un peu brusquement, tu te cognes contre l'armoire !*, développe ce concept d'incorporation des objets. A partir d'observations menées auprès d'habitants de logements d'une pièce, l'auteur aborde d'abord la difficulté qu'il y a à observer un phénomène aussi indicible et quotidien, surtout pour une ethnologie qui a souvent fait la part belle au discours. L'auteur s'est appesantie sur les moments où l'incorporation était remise en cause, lors de l'emménagement, ou d'un changement de disposition d'objets dans la pièce. Ainsi elle a pu mettre en évidence que l'incorporation est un processus, et qu'il est inséparable de la désincorporation. Ce terme d'incorporation a soulevé de vifs débats lors du colloque. Certains ont objecté qu'il ne pouvait y avoir incorporation puisqu'il y a une relation entre deux entités : un homme et un objet. Mais l'objection ne serait valable que si l'on était en face d'une situation fixe, or pour Céline Rosselin l'incorporation est un processus, qui n'existe pas sans la désincorporation. Dans les « une - pièce », les objets et le mobilier sont constamment déplacés en fonction des activités, l'espace lui-même n'étant habité que provisoirement. L'objet incorporé devient alors une « prothèse » du corps. Ce terme dont elle n'est pas entièrement satisfaite avait donné lieu à débat lors du colloque M&P I (1996), certains lui reprochant son acception médicale qui implique le remplacement d'un membre défaillant. Merleau-Ponty emploie l'expression d'« appendices du corps » (1997 : 178) qui n'est pas non plus adéquate car cela sous-entend qu'une fois incorporé l'objet reste attaché au corps, ce qui n'est évidemment pas le cas : l'objet est aussi désincorporé.

Tim Putman et Valery Swales dans *Défaire et faire des habitudes dans le déménagement*, ont opté pour une méthodologie similaire à celle de Céline Rosselin pour observer les habitudes. Le logement leur a semblé révélateur de routines gestuelles apprises au fur et à mesure que l'individu se façonne lui-même en travaillant et en jouant avec les objets. (p.) Ils se sont intéressés aux déménagements, qui sont des moments de fortes perturbations des conduites motrices habituelles, généralement inconscientes, mais qui remontent alors à la conscience. Le changement d'habitation provoque un inconfort plus ou moins grand, qui peut aller jusqu'à la douleur, remettant ainsi en cause l'individu dans son identité. Tim Putman et Valery Swales partent de l'idée que le sujet se met en objet dans son intérieur et se construit quotidiennement en agissant sur lui-même par l'intermédiaire des gestes. Ils se sont plus particulièrement penchés sur les gestes dans la cuisine (préparation des repas, alimentation) et sur ceux qui se déroulent dans la salle de bain (les soins du corps), bien que tous les gestes soient concernés. Les auteurs se sont tournés vers Elaine Scarry pour trouver une articulation quelque peu différente de celle que propose Mauss avec ses « roues d'engrenages psychologiques ». Les auteurs font une plus large place à l'imaginaire, mettant en évidence combien chaque individu dans ses gestes quotidiens sur soi et sur la matière, fait et refait matériellement le monde dans son intérieur quotidien.

Bibliographie

- Bessy C. et Chateauraynaud F.**, 1993, « Les ressorts de l'expertise : épreuves d'authenticité et engagement des corps » in Conein C., Dodier N. et Thévenot L. (eds), *Les objets dans l'action*, série « Raisons pratiques » n°4, Paris, Ed. de l'EHESS pp. 141-164.
- Hall E-T.**, 1971 (1966), *La dimension cachée*, Ed. du Seuil, Point, Essais.
- Head H. and Holmes G.**, 1911, « Sensory Disturbances from Cerebral Lesions », *Brain*, 1911-1912, 34, 102.
- Kaufmann J-C.**, 1997, *Le cœur à l'ouvrage : théorie de l'action ménagère*, Paris, Ed. Nathan, coll. Essais et Recherches.

- Lebreton D.**, 1992, *Anthropologie du corps et modernité*, P.U.F., Sociologie d'aujourd'hui.
- Mauss M.**, 1985 (1950), "Les Techniques du corps" 1936, in *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., Quadrige, pp. 365-386.
- Merleau-Ponty M.**, 1997 (1945), *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, tel.
- Parlebas P.**, 1981, *Contribution à un lexique commenté en science de l'action motrice*, Paris, INSEP.
- Schilder P.**, 1968 (1935), *L'image du corps*, Paris, Gallimard, tel.